

et menant les danses sacrées. Gardons la religion légale, le rituel officiel, le cérémonial de la cité, gardons-le vénéré et investi d'une vertu surnaturelle que nous aurons soin de ne pas définir. Sans cela, Plutarque ne comprendrait plus ni empire, ni société, ni vertu, ni genre humain, ni peuple grec, ce qui est plus important. C'est là le cœur de la place, la citadelle où il s'enferme, après avoir abandonné les ouvrages avancés, et qu'il défendra en désespéré.

Mais comment défendre les rites, quand les fables qu'on y chante sont tenues pour apocryphes? Comment vénérer le temple quand on n'adore plus l'idole? Comment pratiquer le cérémonial quand on a expulsé le dieu? Voici le tour de force inventé par Plutarque ou plutôt par ses maîtres. Car Plutarque, compilateur beaucoup plus que génie original, n'était pas capable de l'inventer.

Ce tour de force, c'est la théorie des *démons*. D'où vient-elle? de Thrace, de Perse, d'Égypte? Plutarque ne le sait pas. Quand a-t-elle été imaginée? Homère ne la connaissait point; s'il y en a quelque trace ancienne, cette théorie n'était pourtant ni aussi systématique, ni aussi complète autrefois, parce qu'autrefois le danger était moins grave. Mais, quelles qu'en soient la date et l'origine, Plutarque avoue que ceux qui l'ont imaginée lui ont rendu à lui un grand service<sup>1</sup>. Ses successeurs en jugeront comme lui; et Maxime de Tyr, Marc Aurèle, Apulée jureront par les *démons* comme Plutarque, et répéteront en termes pareils sa théorie des *démons*.

La voici donc. Ce Dieu suprême que Plutarque confessait

<sup>1</sup> *De Orac. defect.*, p. 415. Platon avait déjà indiqué cette idée, *ib.*, 16, p. 420. Les *démons* distincts des dieux se trouvent aussi dans Hésiode.

en si beau langage n'est pas le seul être au-dessus de l'homme. Il y a au-dessous de lui des dieux, au-dessous des dieux des *démons*. Les dieux, fils de Zeus, sont des natures inférieures au Dieu suprême, mais puissantes, pures, immortelles. Les *démons*, au contraire, mêlés de corps et d'âme, de vices et de vertus; sujets aux penchants, aux passions, aux vicissitudes contradictoires de l'humanité; faibles ou puissants, mauvais ou bons, cruels ou compatissants; les *démons* sont mortels. Ils vivent bien quelque neuf mille ans, mais leur vie finit. Grâce à cette échelle des êtres, aucun d'eux n'est isolé. L'homme, placé trop bas pour communiquer directement avec les dieux, communique avec eux par l'intermédiaire des *démons*; les *démons* lui apportent, par la divination la volonté des dieux, par les calamités de ce monde la vengeance des dieux; ils sont les interprètes, les serviteurs, les envoyés, les secrétaires des dieux. L'homme, après une vie pure et glorieuse, peut devenir héros, c'est-à-dire *démon*. De même le *démon* purifié par des siècles de vertu, a pu quelquefois devenir dieu; tandis que le *démon*, dans lequel domine le vice, peut être précipité dans une nature inférieure et réduit aux ténèbres de la condition humaine. Ces trois natures différentes, le Dieu suprême, les dieux secondaires, les *démons*<sup>1</sup>, ont donc chacune une certaine puissance sur le monde; le premier au degré supérieur, les autres à des rangs secondaires, ont le gouvernement des choses et des âmes humaines. C'est comme une Providence à trois degrés qui nous dirige

<sup>1</sup> « Xénocrate compare la nature divine au triangle équilatéral, qui est l'image de la perfection par l'égalité de ses côtés et de ses angles; la nature démoniaque au triangle isocèle, qui a deux côtés égaux; la nature humaine au triangle irrégulier, dont tous les angles sont inégaux. » (*De Orac. def.*)



de plus haut ou de plus bas, d'une manière ou plus absolue ou plus dépendante.

Or, puisque, parmi ces natures puissantes, il en est de mauvaises, il n'est pas étonnant que, dans la tradition religieuse qu'elles ont inspirée à l'homme, le mal ait eu sa part. Les *démons* bienfaisants ont inspiré des mythes pieux, des sacrifices innocents, des paroles de bon augure, des fêtes joyeuses, de paisibles festins en l'honneur de la divinité. Les *démons* malfaisants ont voulu être honorés par des traditions impures, des sacrifices souillés, des paroles obscènes ou maudites, des fêtes sinistres, des repas de chair crue, des jeûnes, des cris, des hurlements, des blessures, des mutilations, des immolations humaines. Ainsi, et grâce, dit Plutarque, à cette heureuse idée de mettre un ordre intermédiaire entre les dieux et les hommes, on résout bien des difficultés; d'un côté on trouve le lien qui nous rattache et nous associe aux dieux; de l'autre on peut trier les rites et les fables, en prendre ou en laisser ce qu'on veut. Les *démons*, susceptibles, comme ils le sont, de vices et de misères, porteront sur leurs épaules toutes les misères des dieux du paganisme. Là où se trouve sur le compte d'un dieu une fable honteuse, on la rejette sur le compte d'un mauvais *démon*; une cérémonie puérile ou sanguinaire, un *démon* vain et cruel en est l'auteur; une pensée de mort ou de souffrance, associée, comme il arrive si fréquemment, au nom d'un dieu, il est bien clair, puisque les *démons* sont mortels, qu'il s'agit tout simplement d'un démon<sup>1</sup>.

Il y a cependant certaines fables tellement liées au culte des plus grands dieux, si fortement exprimées dans leurs

<sup>1</sup> De Oracul. defect. Voy. 16, p. 413, 418; de Iside et Osiride, 12, 13; de *apud Delphos*, 21, in fin.

rites, tellement consacrées qu'on ne peut les rejeter sur les *démons*; et qui sont cependant bien dures à accepter. Celles-là, on ne les raye pas, on les laisse subsister, ou plutôt on laisse tout subsister, « pour satisfaire, comme dit Amyot, à la commune et aux mécaniques <sup>1</sup>. » Mais il en est d'abord qu'on explique par l'allégorie; les stoïques, les pythagoriciens, les platoniciens ont déjà travaillé dans cette voie. Par le mouvement des astres, le cours des planètes, les solstices et les équinoxes, on explique d'autres fables; la mythologie n'est plus alors qu'une leçon d'astronomie médiocre et embrouillée. L'astronomie ne vous va-t-elle pas? On a la physique, avec laquelle l'école de Zénon donnait une autre version des fables mythologiques. Ainsi, pour une même fable, on a au besoin plusieurs interprétations différentes. La fable d'Osiris et d'Isis, par exemple: Osiris sera le soleil, Isis la lune. — Cela vous déplaît-il? La notion orientale du double principe, la lutte éternelle entre Ormuzd et Ahriman viendra à notre secours. Osiris sera le bien, et son ennemi Typhon sera le mal. — Voulez-vous autre chose encore? Il ne s'agit plus que d'un thème allégorique figurant les saisons, les pluies, les inondations du Nil. — Plutarque promène ainsi sa pauvre fable par toutes les interprétations possibles, laissant le lecteur libre de choisir celle qu'il voudra <sup>2</sup>.

Quand il a fait cela, il triomphe. La patrie est sauvée. Avec les *démons* d'un côté, l'allégorie de l'autre, la religion nationale est possible pour le philosophe. En dépit des sceptiques, des épicuriens, des stoïciens et des chrétiens, le sage de Chéronée continuera dans sa vieillesse les danses

<sup>1</sup> De Iside et Osiride, 53, 54.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 15, 20, 22, 26, p. 565, 571.



sacrées en l'honneur d'Apollon, meurtrier du serpent Python; tout ce mythe de Python n'est guère digne d'un dieu, mais il suffit de le rejeter sur le compte de quelque *démon* pseudonyme<sup>1</sup>. Il continuera d'adorer des demi-dieux et des hommes déifiés, bien qu'il reconnaisse l'unité du Dieu suprême; car, cela est certain, les hommes vertueux peuvent devenir *démons* après leur mort<sup>2</sup>. Il continuera d'adorer ses idoles, bien que les idoles ne soient que bois ou pierre, de même que le sage Égyptien continuera d'adorer ses animaux sacrés, comme un reflet, il est vrai, bien éloigné, comme une bien imparfaite image de l'Être divin<sup>3</sup>. Il continuera d'écouter ses oracles, bien qu'évidemment convaincus d'impuissance et de mensonge; mais il attribuera leurs réponses aux bons *démons* si elles sont quelque peu soutenables, aux mauvais *démons* si elles sont par trop sottes. Il ne renoncera ni aux aruspices, ni à aucun genre de divination, quoique Cicéron les ait tous raillés; mais Cicéron écrivait en latin et Plutarque est trop bon grec pour tenir compte de la sagesse latine de Cicéron. Pour lui, ces moyens divinatoires sont autant de passages ouverts pour communiquer avec les *démons* et apprendre d'eux les choses cachées. En un mot, l'humanité, même l'humanité savante, dans son éternel besoin de révélations mystérieuses, pourra toujours les aller demander aux mêmes interprètes, aux mêmes sanctuaires, aux mêmes dieux; le monde naturel communiquera toujours par les mêmes portes avec le monde surnaturel. Le paganisme subsistera

<sup>1</sup> *De Orac. defect.*, 16, 1155.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 8, p. 1122; *de Genio Socratis*, 25, p. 94.

<sup>3</sup> *De Iside et Osiride*, 58, 40, p. 1100, 1105. Le culte des animaux expliqué par des allégories morales. (*Ibid.*, 40.)

pour le sage comme pour le peuple; seulement ce sera pour le sage un paganisme rectifié, purifié, réformé, un paganisme raisonnable, semblable dans ses pratiques officielles à celui du vulgaire, supérieur dans ses principes. Il ne sera plus à craindre que le lettré, dégoûté des ignominies, fatigué des déceptions de la religion populaire, aille demander ailleurs un enseignement plus logique et plus pur.

Et du paganisme ainsi réformé, quelles heureuses conséquences morales et sociales ne vont pas sortir? Plutarque trouve là un appui pour sa morale, moins exaltée et moins fière que celle des stoiciens. Les dieux veulent qu'on se présente devant eux avec une conscience pure; la joie de leurs fêtes ne sera pas la folle joie d'un festin, ce sera la joie des âmes innocentes qui se félicitent de la présence d'un Dieu. La prière qui n'a d'ordinaire pour objet que les biens terrestres, comprendra enfin que la vertu, que la félicité intérieure sont des objets tout autrement dignes des lèvres humaines et des oreilles divines<sup>1</sup>. Les rites, les cérémonies, les fables mêmes, bien interprétées, déposeront en faveur de ce sens moral du paganisme demeuré latent pendant tant de siècles: une intelligence plus philosophique en fera sortir des leçons que nul n'avait soupçonnées. La pensée de l'autre vie, jusque là si pâle et si vague, couronnera cet Hellénisme régénéré. Plutarque affirme l'existence de l'âme après la mort. Il est embarrassé, il est vrai, sur l'article des peines et des récompenses; il faut qu'il recoure aux rêves pythagoriques, à la métempsychose, aux résurrections fabuleuses. Mais il comprend du moins que

<sup>1</sup> « Les sages doivent tout demander aux dieux, mais surtout la connaissance des dieux, parce que l'homme ne peut recevoir de la divinité un don plus grand que la vérité. » (*De Iside et Osiride*, in princ.)



la morale a besoin de cette base et il fait ce qu'il peut pour la lui donner<sup>1</sup>.

L'âme ainsi épurée, il y aura pour l'homme plus de paix. Cette peur des *démons* (δεισιδαιμονία), qui fait tant d'esclaves et tant de malheureux, cessera quand on saura mieux distinguer les *démons* et les dieux. On attribue aux dieux les passions des *démons* mauvais. On croit les dieux méchants et irrités; on les sert comme des maîtres tyranniques et jaloux. On se condamne à l'affreux supplice de l'homme, qui séparant la puissance suprême de la bonté suprême, redoute l'une sans rien espérer de l'autre. Mais le sage (Plutarque ne s'occupe jamais que du sage), attribuant aux démons mauvais les peines qu'il souffre et les visions qui, le poursuivent, trouvera chez les dieux, sinon une protection certaine, du moins une espérance; il assistera avec joie à leurs fêtes; il en reviendra le cœur plus pur et la conscience plus légère, selon ce mot de Pythagore: « Nous sommes meilleurs quand nous sommes présents devant les dieux<sup>2</sup>. »

Tel est cet accommodement combiné par Plutarque, à la suite d'Apollonius, pour rendre le paganisme acceptable à un siècle, ou, pour mieux dire, à une classe d'hommes, qui raisonnait; pour transporter du polythéisme au monothéisme ce rituel national qu'avant tout il fallait garder. Apollonius, lui, était un prophète et, en vertu de sa mission divine, avait réformé plus ouvertement. Plutarque n'est qu'un philosophe et il propose une transaction: une

<sup>1</sup> *Non posse suaviter vivi secundum Epicur.*, p. 1104, 1105. *Consolatio ad uxorem*, p. 611. *De sera numinis vindicta*, p. 565-565. *De facie in orbe lunæ*, p. 942-945.

<sup>2</sup> *De Superstitione*, p. 169.

transaction entre la philosophie d'un côté, le sacerdoce et le peuple de l'autre; un paganisme restauré qu'il offre à la fois au peuple et au sage, pour celui-là identique dans les formes, pour celui-ci rectifié dans les idées; répondant, lui semble-t-il, et aux exigences de la cité et à celles de l'école; satisfaisant et aux besoins de l'âme et aux critiques de la raison.

Mais la faiblesse de cette transaction saute aux yeux. Ce que Plutarque veut mettre hors du paganisme, c'est le paganisme lui-même. Comment vaincre cette peur des dieux si profonde dans les âmes païennes?

La crainte la première a fait des dieux au monde,

a dit un poète<sup>1</sup>, et, ce poète a raison si on applique ce mot aux dieux du paganisme. Or, la peur qui leur a donné naissance sera toujours le grand mobile de leur culte. Comment expulser l'imagination humaine, avec sa poésie, mais aussi avec ses folies et ses hontes? De quel droit la chasser d'une religion dont elle a fait la meilleure partie? Comment se débarrasser des fables? Quand il eut été possible d'effacer des mémoires humaines toutes les traditions gênantes et tous les dieux inconvenants, n'est-il pas évident que l'esprit humain, laissé dans le même vide, avec la même liberté, aurait recommencé à nouveaux frais le même travail, et se serait refait une mythologie, moins poétique probablement, mais ni plus logique, ni plus décente?

<sup>1</sup> Ce n'est pas Lucrèce, quoiqu'on lui attribue ordinairement ce mot, mais bien Stace, qui a dit :

« ..... Primus in orbe deos fecit timor. »

*Thebaid.*, III, v. 661.

Il met ce mot dans la bouche de l'impie Capanée.



Remarquez de plus que, du paganisme mythologique et rituel, Plutarque ne supprime rien. Il explique comme il peut, il n'efface pas. Il n'y a peut-être pas un rite, pas une fable, pas une sottise de la tradition hellénique dont Plutarque dise qu'il faut y renoncer. Ces *démons* mauvais auxquels il impute tous les méfaits mythologiques, renonce-t-il à les adorer? Il ne le dit nulle part. Leur retranche-t-il leurs sacrifices nocturnes, leurs cérémonies immondes, leurs paroles maudites? Pas un mot d'un tel retranchement: tout cela, le sage le tolère parce que le peuple, parce que le païen, parce que l'homme a besoin de tout cela; l'homme a besoin d'avoir peur. Les immolations humaines? Plutarque voudrait s'en croire débarrassé par la police impériale; elles subsistent pourtant, d'une manière plus ou moins cachée, et elles subsisteront. Il écarte, il est vrai, « les rites étrangers et les vocables barbares par lesquels on souille et pervertit la divine et patriotique tradition de la piété hellénique<sup>1</sup>; » mais, quand il s'agit d'un mythe bien certainement hellénique tel que celui de Niobé, des fables bien certainement nationales qui représentent Apollon, Héra, Aphrodite, tous les dieux comme « stupides, infidèles, changeants, vindicatifs, cruels; »<sup>2</sup> Plutarque s'en plaint, il ne les efface pas. La piété hellénique, si purement hellénique qu'on la fasse, restera donc toujours bien souillée. Même dans l'esprit du sage, la foi demeurera à un dieu ou à des dieux irrités, impitoyables et inévitables. La superstition demeurera avec ses folies, ses prosternements dans le fumier et dans la boue, son désespoir dans la vie et dans la mort. La peur a fait le paganisme et le paganisme fait vivre la peur.

<sup>1</sup> De Superstitione, p. 166.

<sup>2</sup> Ibid., p. 170.

Disons-le donc, la réforme de Plutarque n'a rien de bien sérieux. Son école n'est pas une école de philosophes; c'est une école de sacristains, disposés à abandonner leur catéchisme pourvu qu'on leur laisse leur chapelle. Seulement cette école ne sent pas que tout se tient, et que l'on ne conserve pas le temple lorsqu'on annule le dieu. Bientôt même, afin de faire croire davantage à la vertu surnaturelle de ces rites et de ces oracles, cette école multipliera les prestiges, les actes de théurgie, les communications *démoniaques*, comme elle-même les appelle. Le pythagorisme, mystique de sa nature et que Xénophane appelait fécond en prodiges<sup>1</sup>, (τετραωδῆ) prétendra lutter avec cette théurgie contre la thaumaturgie chrétienne. Apollonius aura plus d'un successeur. Qu'est-ce là autre chose que retomber plus complètement et plus dangereusement dans cette superstition que l'on condamnait? Pauvreté de cette entreprise qui sera un jour celle d'Hiéroclès, celle de Jamblique, celle de Julien, qui veut restaurer le paganisme en le réformant, c'est-à-dire rendre pur, digne, courageux, raisonnable, ce qui est par essence le vice, l'abaissement, la peur, la déraison!

## § II — ÉCOLE STOIQUE — ÉPICTÈTE

L'école stoïque présentera un autre spectacle. En contemplant les efforts de l'école pythagoricienne pour soutenir la cause du paganisme, nous venons de juger combien le paganisme était ébranlé. En étudiant le stoïcisme

<sup>1</sup> Xenophane, Ep. ad Eschin. apud Euseb., Præp. evang., XIV, 12.